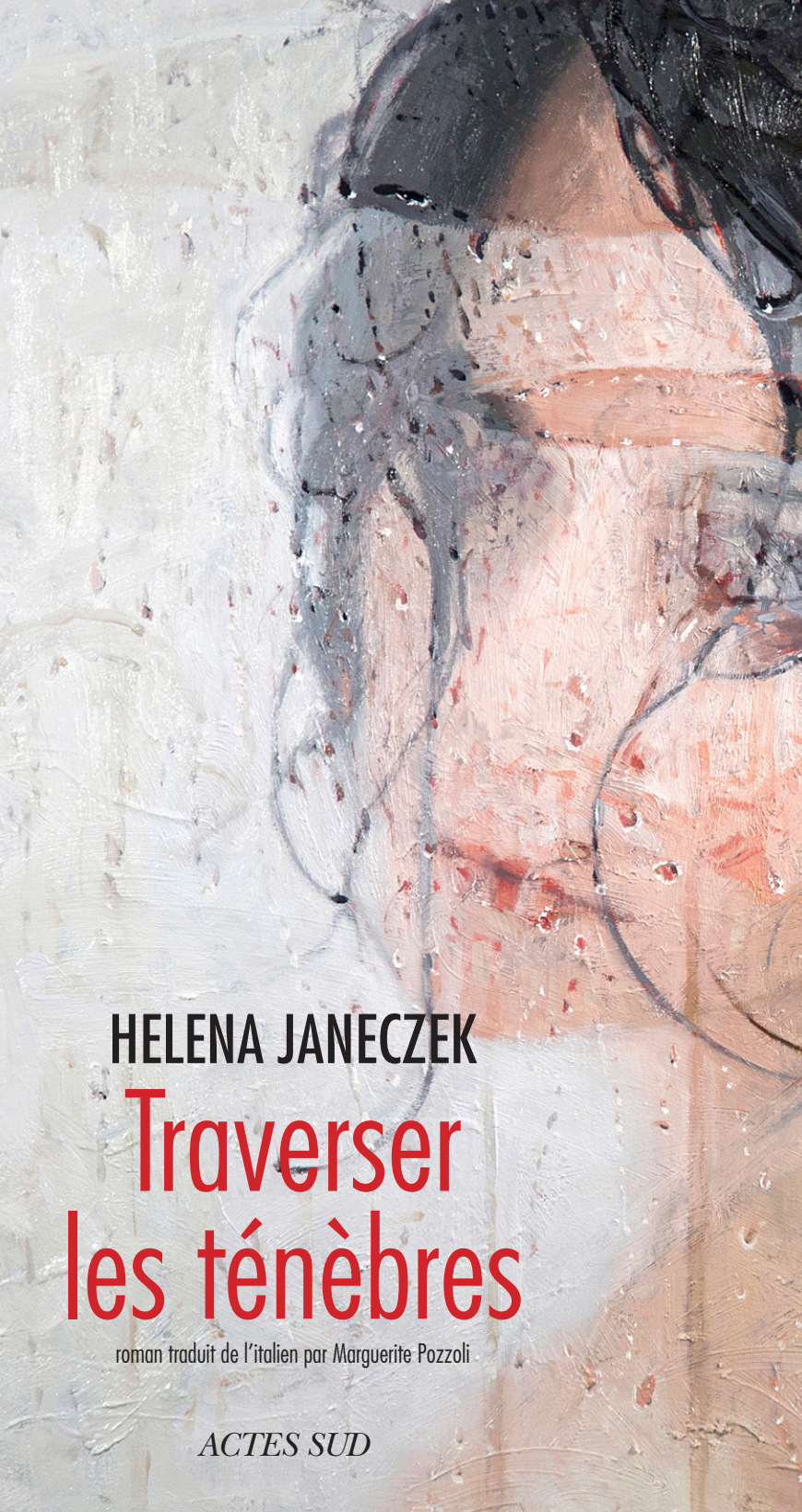

HELENA JANECZEK

Traverser les ténèbres

roman traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

"LETTRES ITALIENNES"
série dirigée par Marguerite Pozzoli

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

"Moi, depuis un bon moment déjà, il y a une chose que j'aimerais savoir. J'aimerais savoir s'il est possible de transmettre des connaissances et des expériences non avec le lait maternel, mais bien avant, à travers le placenta ou je ne sais comment, parce que le lait de ma mère, je ne l'ai pas bu, mais j'ai, en revanche, une faim atavique, une faim de mort de faim qu'elle, ma mère, n'a plus."

Ainsi s'interroge, dès le début du livre, la narratrice dont la mère, juive polonaise, a survécu à la Shoah qui a englouti toute sa famille. Car la vie quotidienne est imprégnée de cette expérience que les mots sont impuissants à communiquer. D'où le "dressage" continuel et parfois insupportable que la mère impose à sa fille, pour la prémunir contre les dangers, réels ou imaginaires, sans cesse aux aguets. D'où ce sentiment d'être étrangère au monde allemand et à sa culture, même si l'Allemagne a été, par la suite et pour un temps, leur terre d'adoption. Un voyage accompli ensemble, à Auschwitz-Birkenau, et raconté avec une pudeur infinie, permettra, malgré la douleur qu'il suscite, de rapprocher mère et fille, dans la tendresse et la compassion.

Par étapes, graduellement, Helena Janeczek nous conduit au bord d'un abîme, dans ses propres ténèbres et dans celles de son histoire familiale : pour dépasser la stupéfaction devant le mal, il faut peut-être oser le regarder en face.

HELENA JANECZEK

Fille de juifs polonais tous deux déportés, Helena Janeczek a vécu en Allemagne avant de s'installer en Italie, près de Milan, en 1983. Après avoir publié des poèmes en langue allemande, elle a écrit, en italien, Traverser les ténèbres*, édité en 1997 – puis réédité en 2011, après le succès du roman* Les Hirondelles de Montecassino *(Actes Sud, 2012).*

Ce livre a reçu, en 1998, le prix Bagutta pour la première œuvre et le prix Giuseppe Berto.

DU MÊME AUTEUR

LES HIRONDELLES DE MONTECASSINO, Actes Sud, 2012.

Illustration de couverture : © Alyssa Monks

Titre original :
Lezioni di tenebra
Éditeur original :
Mondadori, Milan
© Ugo Guanda Editore S.p.A., Parme, 2011

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03358-3

HELENA JANECZEK

Traverser les ténèbres

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

… habitavit inter gentes, nec invenit requiem : omnes persecutores ejus apprehenderunt eam inter angustias.

François Couperin,
Leçons de ténèbres.

L'autre soir, à la télévision, une femme soutenait qu'elle était la réincarnation d'une jeune fille juive morte dans un camp d'extermination. C'est mon ami Olek qui me l'a dit, il me téléphonait de Rome et, tout en bavardant avec moi, il suivait les étapes de cette vie antérieure reconstituées je ne sais comment, le récit détaillé de ces souvenirs intra-utérins, et il ne cessait de répéter "c'est hallucinant". J'ai alors écourté la conversation, disant que l'émission m'intéressait moi aussi, même si ce n'était pas vrai, et j'ai allumé la télévision. On voyait une femme d'une trentaine d'années – psychologue, d'après le texte qui barrait son buste – qui, à ce moment-là, ne parlait plus d'un alter ego dénommé Anna ou Hanna, Baumann ou Naumann, mais expliquait au public présent sur le plateau, et à celui, vaste et invisible, des téléspectateurs, le sens qu'elle avait tiré de cette expérience, et l'ensemble de ses conclusions. La parole est ensuite allée aux experts : à des psychologues, parapsychologues, prêtres, lamas bouddhistes traduits par des moines, à un psychiatre juif qui a pris le parti de la science mais également celui de la religion, la qualifiant de "non dogmatique", et il a concédé que, certes, la tradition mystique hébraïque admet l'idée

de métempsychose, mais il s'agit d'une réincarnation anonyme et insondable. Je doute qu'il en ait su davantage, et je me demande s'il connaissait bien le sujet. Puis, une femme âgée, juive elle aussi, a parlé du camp de concentration comme d'une expérience très haute – elle a vraiment dit cela : "vous savez, le camp de concentration est aussi une expérience très haute" – et à ce moment-là, sa tenue, entièrement blanche, et son long collier en bois prenaient un relief particulier, pendant qu'elle évoquait un tel, élève préféré (on dit élève ? disciple ? adepte ?) du gourou indien Sri Aurobindo, d'un type au nom indien sanctifié par son séjour dans un camp nazi, l'offrant en exemple à la jeune psychologue qui accepte volontiers la leçon et répond : "ce que vous me dites est très beau", le sourire aux lèvres. J'ai regardé encore un peu cette émission sur la réincarnation tout en me répétant, pour surmonter mon malaise et un vague sentiment de profanation, "mais qui tu es, toi, pour rire de ces personnes de bonne foi ? Au fond, qu'est-ce que tu en sais…"

Moi, depuis un bon moment déjà, il y a une chose que j'aimerais savoir. J'aimerais savoir s'il est possible de transmettre des connaissances et des expériences non avec le lait maternel, mais bien avant, à travers le placenta ou je ne sais comment, parce que le lait de ma mère, je ne l'ai pas bu, mais j'ai, en revanche, une faim atavique, une faim de mort de faim qu'elle, ma mère, n'a plus. Je parle uniquement de cela, de cette faim particulière et clairement névrotique qui se déchaîne en moi à certaines occasions, devant un morceau de pain, n'importe quel genre de pain, bon, mauvais, frais, caoutchouteux ou rassis. Je suis même capable de mordre dans des quignons de pain

sec, je ne les jette jamais, je ramasse les miettes sur la nappe pour les manger. Je souffre d'une légère boulimie de pain, raison principale, peut-être la seule, de mon abondance physique si souvent critiquée par ma mère. Mais même quand je ne suis pas victime de pulsions incontrôlées, je dois toujours finir le sandwich que j'ai pris à la cantine. C'est ma mère qui m'a enseigné que le pain est sacré ; elle, quand elle en voit un bout par terre, dans la rue, elle le ramasse et le met en lieu sûr, en hauteur, pour ne pas qu'il reste là, sur le sol. J'ai peut-être trop bien appris la leçon, voilà tout.

Ma mère, quand elle était petite, n'était pas une gloutonne comme moi, la nourriture ne lui disait rien du tout. Elle me l'a raconté je ne sais combien de fois, pour blâmer les parents modernes qui cèdent aux caprices de leurs enfants et ne leur cuisinent que leurs plats préférés. Elle dit que c'est la guerre qui l'a guérie de son manque d'appétit, et elle engrange les regards complices de ceux qui appartiennent à sa génération et qui se souviennent de l'héroïsme de la faim. Elle ne dit pas de quelle faim elle a souffert, ni que les significations de la phrase "il n'y avait rien à manger" sont multiples. Elle ne dit pas que c'est un pur hasard, ou un miracle, si elle n'est pas morte de faim, ou d'asthénie, de dénutrition, ou gazée.

Après la guerre, elle avait faim, elle mangeait, elle mangeait pour de bon : ses vêtements d'alors me vont bien, à moi qui la dépasse de dix centimètres et qui pèse dix kilos de plus. Je ne comprends pas comment c'est possible, vu que, d'après les photos de cette époque, elle semble juste un peu potelée. Je dois vraiment les mettre, ses vêtements, mettre, par exemple, sa robe cintrée, en soie à pois blancs, pour

avoir la preuve que son appétit était différent, d'une faim qui, au fil des ans, s'est de nouveau apaisée.

Maintenant qu'elle est âgée, elle a, certes, dépassé les obsessions de l'adolescence, mais elle a retrouvé un contrôle rigoureux de sa nutrition, et une certaine méfiance à l'égard des aliments qu'elle ne connaît pas depuis toujours, méfiance qu'elle réfrène et cache pour ne pas passer pour quelqu'un de difficile, ou, pire encore, pour une plébéienne ignorante qui, tel le paysan du proverbe allemand, "ne mange que ce qu'il connaît".

Maintenant, elle affirme manger "avec sa tête" et elle me reproche de ne pas le faire, de ne pas me peser chaque jour pour pouvoir intervenir sur les demi-kilos avant qu'ils ne deviennent un kilo entier, puis deux, puis une masse physique disproportionnée, qui offense le goût et l'idéal esthétique et que sais-je encore. Elle me reproche de me gaver de pain de manière compulsive, et dépose dans mon assiette la moitié de sa portion car elle ne peut absolument pas manger davantage ; moi, je nourris des rancœurs devant la manie d'une vieille qui veut contrôler si sévèrement sa ligne et qui en parle si fréquemment, comme s'il s'agissait d'un problème moral ; elle, elle devine que je suis un peu boulimique, et moi, avec le secours de mes quelques notions de psychologie, je pense que, depuis son enfance, elle a une tendance à l'anorexie qui, avec les années, n'a fait que s'accentuer. Nous sommes aux antipodes l'une de l'autre, me dis-je, tout en éprouvant, à l'égard de mon corps et de ma faim, une satisfaction mêlée de honte. Peut-être est-ce pour cela que je voudrais savoir si c'est elle qui m'a transmis cette faim, qui me l'a passée, de la même façon qu'aujourd'hui, tout

en m'appelant souvent "ma grosse dondon", elle me passe ses demi-côtelettes, ses pommes de terre et ses demi-assiettes de pâtes ; je voudrais savoir si elle m'a passé sa faim de demi-morte pour dépasser cette demi-mort et reconquérir le caractère, la personnalité, la psychologie qui étaient les siens avant la faim. Je me le demande. Je me le demande pour ne pas devoir penser que l'expérience des camps de concentration non seulement n'est pas "très haute", mais n'est absolument pas une expérience, que l'on n'apprend rien, que l'on ne devient ni meilleur ni pire et une fois qu'elle est passée elle est passée, elle s'est rétractée dans les replis les plus cachés de l'âme où elle abîme, oppresse, persiste. Peut-être qu'elle abîme, oppresse et persiste parce qu'elle ne peut pas s'être entièrement volatilisée, mais, informe qu'elle est, informe qu'elle sera toujours, elle n'influe pas sur le comportement et sur la personnalité de qui est revenu à la norme, revenu dans le tissu social, revenu dans le monde des vivants et des rassasiés, qui ont le droit d'être vivants et rassasiés. Je me le demande parce que je n'arrive pas à me résigner à ce qu'il me semble avoir pu remarquer avec une telle évidence, et si souvent, dans l'exemple qui m'est le plus proche, celui de ma mère.

Ma mère est une petite fille qui ne mange pas, une adolescente qui vole des bas de soie et des rouges à lèvres pour se faire belle en cachette de sa propre mère qui a toujours été "plus soignée et plus gracieuse que toi", ma mère qui lisait de bout en bout des romans scandinaves qu'elle trouvait très ennuyeux, parce que c'était ceux-là qu'il fallait lire, et "moi, à l'époque, j'étais un peu snob", ma mère qui n'a jamais supporté les gros et les laids, qui a toujours

été “une esthète”, ma mère est celle que je connais, celle qui m’irrite, celle qui m’apparaît comme le contraire de moi-même, parce que moi, je veux être le contraire d’elle. Et celle qui, avec deux sous en poche, s’est enfuie du ghetto en sachant qu’il allait être liquidé, en connaissant la signification de ces mots, en disant à sa propre mère “je m’en vais, je ne veux pas brûler dans les fours!” celle-là, qui est-ce?

Elle pleure, cinquante ans plus tard, en Pologne, elle hurle qu’elle a laissé seule “ma maman, ma ma man”. Elle crie comme un aigle dans le musée installé à Auschwitz I, ce solide complexe hôtelier où ni elle ni aucun de ces juifs n’a séjourné, devant un étui qui laisse entrevoir un échantillon de Zyklon B, elle hurle à nouveau comme une petite fille “maman, maman”. Je l’ai aimée d’un amour total et fier pour cette grande scène “en public”. J’aime une mère survivante qui ramasse le pain dans la rue, et beaucoup moins l’autre, celle qui se pèse chaque matin sur la balance, et je n’arrive pas à concilier les deux, je sais que j’ai affaire à un mystère insoluble, je sais que je ne parviendrai jamais à connaître ma mère et je sais aussi que je la connais trop bien et que toutes nos petites querelles ne sont ni plus ni moins que les conflits habituels, les folies familiales ordinaires.

Ma mère dans la chambre marron d’un hôtel de Varsovie, une grande chambre, laide et sombre comme le sont les chambres de tous les hôtels à plusieurs étages et vieillots, à peine un peu plus triste, un peu plus sombre, un peu plus marron que celles d’Occident. C’est la première chose que nous voyons tranquillement dans ce pays, elle après cinquante ans pile. Je ne savais pas que cela faisait juste cinquante ans, et il y a plusieurs autres choses que je ne savais

pas : par exemple, je ne savais pas pourquoi, avant de partir, puis à bord de l'avion, elle était si tendue et silencieuse ; certes, je pouvais l'imaginer, étant donné que moi-même, depuis des jours, j'étais agitée par la peur, peur de ce voyage qui pour elle, j'aurais pu le comprendre, était plus un retour qu'un voyage.

Alors que je ne comprenais quasiment rien, rien jusqu'à ce que, dans cette chambre d'hôtel, elle se mette à pleurer, à pleurer très fort en criant "aujourd'hui ça fait cinquante ans", le répétant chaque fois qu'elle parvenait à reprendre haleine et à parler, et moi je lui demandais "mais quoi ?" et j'essayais de la prendre dans mes bras, la caressant comme une petite fille qui vient de vivre une tragédie, une petite fille qui a perdu sa poupée ou qui a trouvé un petit animal mort, et je disais "tout va bien, maman, tout va bien" ou quelque chose comme ça, car il se peut que j'aie inventé les détails. "Ça fait exactement cinquante ans depuis ce jour", a-t-elle fini par dire et, blottie dans mes bras puis se libérant de cette étreinte, elle m'a raconté le jour où elle avait dit à sa mère qu'elle ne voulait pas aller mourir avec eux.

C'était le soir de ce jour-là, pendant le dîner avec sa mère, son père et son frère qui était beaucoup plus gentil qu'elle – "il était beaucoup plus gentil que moi, Jerzy était beaucoup plus gentil", hurle ma mère – et il avait mis à cuire des pommes de terre, très peu, j'imagine, ou bien il avait fait quelque chose de semblable, je ne m'en souviens pas, pendant qu'elle criait "ce n'est pas vrai qu'ils nous emmènent ailleurs, je le sais, moi, où ils nous emmènent, je ne veux pas brûler dans les fours". À moi, elle a dit cela, elle a crié ces mots, je ne l'oublierai jamais. Puis elle s'est mise à hurler "maman, maman", et de nouveau,

j'ai essayé de calmer ma mère comme une maman essaie de calmer une petite fille qui pleure en criant "maman, maman", mais ça n'a servi à rien ; pourtant, au bout d'un moment, elle a réussi à s'arrêter et elle a hurlé "ça a été le pire jour de toute ma vie" – ça a été pire que tout le reste, ce fameux jour où elle a décidé de s'enfuir et d'abandonner sa mère, sa maman qui était la bonté même, au destin qu'elle connaissait.

J'ai ouvert une seule fois un très gros livre intitulé : *Calendrier des événements dans le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau 1939-1945*. À la date du 27 août 1943 – cinquante ans avant et un jour et demi après notre arrivée à Varsovie – un paragraphe dit ceci :

"Par un transport du RSHA sont arrivés environ 1 500 hommes, femmes et enfants juifs du ghetto de Zawiercie. Après la sélection, 387 hommes, auxquels ont été attribués les numéros allant de 140334 à 140720, et 418 femmes, marquées avec les numéros allant de 56520 à 56937, sont internés dans le camp. Les quelque 700 personnes restantes sont tuées dans les chambres à gaz."

C'est la seule page qui commémore ceux que, pendant le voyage avec ma mère en Pologne, je me suis efforcée, pour la première fois, d'appeler "grands-parents", "oncles" et "tantes". Zawiercie est à environ trente kilomètres d'Auschwitz, même un train transportant des marchandises ou des bestiaux, surchargé, met peu de temps pour y arriver. Inutile d'imaginer dans quelle moitié ils se sont retrouvés après la sélection. Je sais que mon grand-père n'a pas été gazé tout de suite, qu'il a vécu des péripéties diverses et étranges. J'ai entendu des rumeurs sur les chaussures

de Jerzy, le frère cadet de ma mère, les chaussures qu'il n'aurait plus dans le camp, mais je ne sais ni quand ni comment cela s'est passé. Concernant ma grand-mère, je ne sais plus rien d'elle.

Ces mêmes convois ont sans doute déporté aussi mes grands-parents et mes oncles et tantes paternels. Sur eux, j'en sais encore moins. À mon père, je ne peux rien demander, à ma mère, je n'ai jamais rien demandé. Je ne peux pas lui poser de questions sur les autres si elle ne prend pas l'initiative de m'en parler, elle. Mais elle non plus ne sait presque rien : "presque" signifie une rumeur comme celle concernant les chaussures, une rumeur invérifiable, et puis quelle importance, de toute façon le résultat est le même.

Écris, me dit ma mère en lisant cette page, écris que c'étaient des bottes de la Wehrmacht, ils les ont récupérées avant de le faire monter dans le wagon. – Pardon ? – Avant le transport, il les avait eues pour travailler. Il est resté pieds nus, dans le train.

Dans la nuit du 25 au 26 août 1943, ma mère s'est enfuie du ghetto de Zawiercie avec dix zlotys en poche. Peut-être y en avait-il cinq, sept ou vingt, je ne me souviens jamais des chiffres, encore moins quand il s'agit de monnaies que je ne connais pas. Elle avait presque vingt ans.

À son âge, j'avais beaucoup de mal à envisager de pouvoir faire quelque chose qui lui aurait déplu. Je ne la contredisais jamais ouvertement. Je succombais à ses assauts, destinés à punir un péché quelconque, presque toujours d'omission, et cela se terminait toujours par une accusation visant mon égoïsme

démesuré, et je m'en remettais presque toujours à ce verdict, en lui demandant pardon et en pleurant. Mais ainsi, je n'obtenais ni son pardon ni la fin de la dispute ; au contraire, très souvent, la violence augmentait, elle semblait augmenter avec mes mots et surtout avec mes pleurs. Et donc, elle continuait à me hurler dessus, et moi à pleurer. Moi, à vingt ans, sans autre motif que ma propre vie à sauver, je n'aurais pas eu la force de laisser ma mère, je l'aurais accompagnée. Je ne peux pas le savoir avec certitude, mais le contraire me paraît inimaginable. C'est peut-être aussi pour cela, pour obtenir cette fidélité absolue que, à la moindre erreur que je commettais, elle m'a toujours attaquée avec tant de virulence.

Mon premier prénom est celui de ma grand-mère maternelle : Helena. Puis vient Miriam, la mère de mon père, puis Regina, sa sœur. Je m'en suis tirée avec trois prénoms seulement, parce que je suis une fille. Je suis née quand ma mère avait quarante et un ans, après une série indéfinie (cinq ? six ?) de fausses couches et après des années de tentatives infructueuses, étant donné les effets, sur l'appareil reproducteur, de la dénutrition, de l'asthénie, de l'hépatite virale guérie on ne sait comment, du stress et de traumatismes qui, pour les médecins de l'époque, n'existaient pas, et d'une foule d'autres choses encore. Au point où elle en était, dit-elle, elle aurait préféré renoncer. Mais je m'en suis sortie avec une luxation de la hanche – maladie congénitale curable, si on la soigne à temps : en enfermant le bébé, pendant un an, dans une culotte de plâtre – et avec deux orteils croisés à chaque pied, aussitôt redressés par mon père et remis en place. C'est ce qu'on m'a dit, on me l'a raconté des milliers de fois.

Parfois, je me demande si c'est à ces retards d'un organisme à bout de forces que je dois mes ongles flexibles et mes dents, déjà obturées par l'or à l'âge de treize ans, précieux butin pour d'éventuels nazis.

Pour le reste, je suis en bonne santé, je l'étais aussi quand j'étais petite, j'étais belle et bien portante, blonde aux yeux bleus avec un petit nez retroussé, du moins c'est ce qu'on me dit. Désormais, mes cheveux sont châtains, mon nez n'est plus un petit nez et il n'est plus retroussé, mais il n'est pas devenu crochu non plus. Je me suis demandé, et c'est une question qui m'occupe davantage que mes ongles et mes dents, si un couple qui s'est retrouvé par erreur en Allemagne dans l'immédiat après-guerre, un couple qui – il ne s'en cache pas – préférerait ne pas être juif et surtout, préférerait que son enfant ne le soit pas de manière visible, peut, rien qu'avec son désir inexprimé, induire cet enfant à naître blond, avec des yeux bleus et un nez qui cesse de grandir juste au moment où il va s'incurver vers le bas. C'est une idée absurde et stupide, mais récurrente. Elles sont absurdes et stupides, toutes ces idées qui tentent de relier quelque chose de concrètement mien à quelque chose qui me précède et dont je ne sais pratiquement rien : je ne sais presque rien de l'histoire de ma famille, je ne sais rien de l'histoire de chacun de ses membres, j'en sais un peu grâce au cadre fourni par l'Histoire, apprise ailleurs, et seulement là.

Il est inutile que je m'efforce de chercher des traces, de reconstruire des ponts qui me relient aux miens, en passant par-dessus leur anéantissement. Il n'est rien qui ne s'explique par des raisons plus proches et plus plausibles, par des raisons plus individuelles. Il n'est rien qui s'explique par un massacre.

J'ai une légère boulimie parce que j'ai toujours été trop gourmande, mes dents sont laides parce que je n'en ai jamais pris soin, j'ai une tare congénitale très fréquente mais parfaitement guérie, les